This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Société

DPD

Société

DPD

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

LE

BOMBARDEMENT

ET LA

MACHINE INFERNALE

DES ANGLAIS

CONTRE SAINT-MALO

en 1693

RÉCITS CONTEMPORAINS EN VERS ET EN PROSE

AVEC FIGURES

NANTES
SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BRETONS
ET DE L'HISTOIRE DE BRETAGNE

M.DCCC.LXXX.V

MR

Sound

LE BOMBARDEMENT

ET

LA MACHINE INFERNALE

DES ANGLAIS

CONTRE SAINT-MALO

Le Bombardement contre Saint-Malo en 1693 a été tiré à 350 exemplaires in-4° vergé, pour les membres de la *Société des Bibliophiles Bretons*, et à 150 in-8°, même papier, pour être mis en vente.

N° 9

EXEMPLAIRE

DE

M. Simon BAUGÉ.

LE

BOMBARDEMENT

ET LA

MACHINE INFERNALE

DES ANGLAIS

CONTRE SAINT-MALO

en 1693

RÉCITS CONTEMPORAINS EN VERS ET EN PROSE

AVEC FIGURES

NANTES

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BRETONS

ET DE L'HISTOIRE DE BRETAGNE

M.DCCC.LXXX.V

404717A
R 1939 L

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

906717A

AVERTISSEMENT

La France soutenait depuis cinq ans une lutte victorieuse contre la coalition européenne connue sous le nom de Ligue d'Augsbourg, dont l'âme était le prince d'Orange, devenu Guillaume III, roi d'Angleterre.

Les sujets de Guillaume avaient particulièrement à se plaindre de Saint-Malo, dont les intrépides corsaires désolaient horriblement la marine et le commerce des Anglais.

Pour s'en venger, ils voulurent détruire cette place, et il s'en fallut d'un cheveu qu'ils ne réussissent. Peu de villes au monde ont couru pareil danger ; celle-ci même, si audacieuse, si souvent menacée, ne fut jamais si près de sa perte.

Le 26 novembre 1693, une flotte anglaise de trente à quarante voiles vint mouiller de-

vant Saint-Malo : dans ce nombre dix vaisseaux de ligne de 50 à 60 canons, des frégates de 20 à 30, des galiotes à bombes, de grosses chaloupes, etc. — Le 26, le 27, le 28, la ville subit trois bombardements inoffensifs ; le 27, le 28, le 29 au matin, l'ennemi fit trois expéditions ridicules, la première au rocher de la Conchée où on bâtissait un fort, où il prit quelques ouvriers et brûla leurs baraques, les deux autres à l'île de Césembre où il incendia le couvent des Récollets et pilla tout ce que les moines, réfugiés à Saint-Malo, n'avaient pu emporter.

Le 29 enfin, à nuit close, il lance un grand navire de 400 tonneaux[1]*, à trois ponts, tout plein de bombes, de pots à feu, de poudre, de poix, de paille hachée et de toutes sortes d'artifices, lequel devait s'aller cramponner au mur de la ville, près du château, et renverser, incendier par son explosion toute la cité.*

Ce navire arriva sans obstacle jusqu'à cinquante pas de la muraille ; nul n'essaya de l'arrêter, nul ne le vit. Une minute encore, il touchait à son but et Saint-Malo à sa ruine.

1. Et non pas de 40 tonneaux, comme l'a imprimé par erreur le *Magasin pittoresque* de 1844, p. 324.

Mais il heurta un écueil, s'ouvrit par le fond ; le feu mis avec précipitation produisit une explosion épouvantable, les maisons en furent secouées deux lieues à la ronde, tout le ciel pendant quelques minutes flamba comme une monstrueuse fournaise ; sur la ville tomba une pluie de projectiles. Puis, quand ce fracas fut passé, les Malouins reconnurent que toutes leurs vitres étaient en miettes et leurs ardoises envolées, mais pas un mur renversé, pas un homme tué, pour toutes victimes un chat et deux chiens, — plus les Anglais au nombre de cinq ou six montés sur la Machine infernale, et dont la chaloupe avait sombré sous les montagnes d'eau soulevées par l'explosion.

On comprend l'effusion de reconnaissance de ce peuple et de cette cité sauvée par miracle, on comprend ses actions de grâces enthousiastes à la Providence, et l'on comprendrait fort bien qu'un poète se fût trouvé là pour exprimer cet enthousiasme en strophes ardentes.

Si nous n'avons pas un poète, nous avons un poème : ce n'est pas absolument la même chose. Pourtant ce poème n'est point sans mé-

rite : c'est une chronique rimée pleine de verve ; plus de verve que de style peut-être, mais toute l'émotion sincère, naïve et chaude de l'homme qui a tout vu, tout ressenti, qui a passé par toutes ces affres et n'a rien oublié, et qui maintenant de sang-froid décrit tout, y compris ses émotions, avec une exactitude photographique.

C'est un document très historique, d'une forme très originale.

C'est une rareté bibliographique insigne : une impression malouine d'un temps où il n'y en avait guère, impression dont on ne connaît qu'un exemplaire unique[1]*, dont on n'a jamais cité une ligne ni dit un mot nulle part.*

A tous ces titres, ce poème méritait l'honneur d'une réimpression.

Nous l'éditons en fac-similé, c'est-à-dire page pour page.

Nous le faisons suivre de la Relation du bombardement et de la machine infernale de Saint-Malo, publiée moins d'un mois après l'événement par le Mercure Galant, *dans son volume du mois de décembre 1693. Cette re-*

1. Acquis en 1868, à la vente du poète Edouard Turquety.

lation, presque toute composée de lettres écrites par des témoins oculaires, est très circonstanciée, d'une authenticité incontestable ; elle complète et précise très heureusement les traits fournis par notre « poème lyrique » *— car il est « lyrique », ne vous déplaise, ou du moins il s'intitule ainsi.*

Nous terminons par une pièce de poésie latine, imprimée au lendemain de l'événement, toute pleine de chaleur patriotique, et signée d'un nom breton : D. Placide Leduc, *moine bénédictin de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé, auteur d'une curieuse histoire de ce monastère, imprimée de nos jours.*

Quant à l'auteur du « Poëme lyrique » *français sur le Bombardement de Saint-Malo, nous ne connaissons de lui (et encore par conjecture) que les initiales de son nom et sa profession. Dans l'édition originale, comme dans la nôtre, ce poème est suivi d'une épigramme et de trois sonnets, évidemment de la même facture et de la même main. Au pied du dernier de ces sonnets (ci-dessous p. 64), on lit :* « Par *F. T. C. M. B. I.* », *— ce qui signifie, croyons-nous : « Par Frère T. C., Moine Bénédictin indigne ». L'auteur, témoin*

oculaire, aurait donc été un des religieux du couvent malouin de la Victoire.

Pour faire comprendre ce qu'était l'engin diabolique chargé d'anéantir Saint-Malo, nous donnons, dans une planche, la coupe de cette infernale Machine, qui montre là sans pudeur « tout ce qu'elle a dans le ventre : » ventrée horrible, faite de barils de poudre et de projectiles sans nombre, d'une puissance de destruction effroyable. Ce dessin est l'expression exacte des notions fournies par la Relation du Mercure Galant.

Notre autre planche, extrêmement curieuse, reproduit un dessin contemporain inédit, œuvre d'un peintre *témoin oculaire de l'événement, ainsi que le constate une note de l'auteur même, inscrite au dos du dessin, et que nous reproduisons également.*

Ce dessin représente toute l'expédition des Anglais contre Saint-Malo : dans le fond, l'explosion de la Machine ; à droite, la ville de Saint-Malo derrière ses murailles ; dans le lointain, la pointe de la Cité et l'embouchure de la Rance ; à gauche, le château de Saint-Malo, la chaussée du Sillon avec ses moulins à vent. — Dans le milieu du

dessin, la flotte anglaise déploie en face de la ville sa ligne de bataille : entre la ville et la flotte, les trois sentinelles malouines, les trois îlots du Grand-Bey, du Petit-Bey (à droite), et du Fort Royal (à gauche) en face du château. — Dans le bas, au-dessous de la flotte, deux brasiers, deux incendies allumés par la rage anglaise : à droite Césembre, à gauche la Conchée.

L'original de ce curieux dessin d'un effet puissant, document historique d'une haute valeur, appartient aujourd'hui à Madame La Roche, qui a bien voulu nous permettre de le reproduire par la gravure. Au nom de la Société des Bibliophiles Bretons, nous tenions à lui en témoigner notre reconnaissance.

A. DE LA B.

LE

BOMBARDEMENT

DE

SAINT MALO

OU

RELATION

de ce qui s'y est passé

jour pour jour

POËME LYRIQUE

A SAINT MALO
Chez RAOUL DE LA MARE, Imprimeur
et Marchand-Libraire

M. DC. XCIV

TABLE

des Matières

Approches de l'ennemy le 26 de Novembre sur le soir.

ODE I

Premier bombardement à 7 heures du soir.

ODE II

Expéditions des Conchées, le 27.

ODE III

Second bombardement sur le soir.

ODE IV

Expédition de Cezambre le 28.

ODE V

Suite de l'expédition de Cezambre.

ODE VI

Troisième bombardement et retour à Cezambre le 29 au matin.

ODE VII

Machine infernale le 29 à 7 heures du soir.

ODE VIII

Suite de la Machine et retraite des ennemis.

ODE IX

LE

BOMBARDEMENT

DE

SAINT MALO

POËME LYRIQUE

ODE I

Le Dieu tout-Puissant des Armées,
Pour faire éclater son couroux,
Sur des nations animées
De l'esprit d'un Prince jaloux ;
Pour faire admirer sa Puissance,
Sa Grandeur, son indépendance
Et les signes de sa Bonté
A l'endroit d'un Peuple fidelle,
Qui souffre une guerre cruelle
Que luy fait un peuple indomté,

Ce Dieu, dis-je, dont la conduite
Est admirable dans ses Saints,
Veut qu'une Ville soit réduite
Comme aux abois, pour ces desseins ;
Il veut qu'on assiège la Place,
Qu'on la presse, qu'on la menace ;
Il se déclare pour l'Anglois,
Il fait tout à son avantage :
Car tant de graces, qu'il partage,
Il les luy fait tout à la fois.

Le Soleil caché sous les ombres
De plusieurs nuages épais,
Sortant enfin de ces lieux sombres,
Se montre et brille à ses souhaits.
Le Ciel dechargé de la pluïe
Nous fait aussi voir qu'il l'appuïe :
Car enfin il n'a point été
Ny plus beau, ny plus agreable,
Ny plus clair, ny plus favorable
Dans les plus beaux jours de l'été.

La nuit n'a rien que des tenebres,
Pour favoriser les desseins
Et les intentions funebres
De ce grand ennemy des Saints ;
Elle couvre de sombres voiles
Le front éclatant des Etoiles,
Et la Lune est dans un quartier
Eloigné de notre Hemisphere,
En sorte qu'il ne se peut faire
Que son bonheur ne soit entier.

Les orages et les tempêtes,
Qui regnent souvent dans ces lieux,
Pour ne point nuire à ses Conquêtes,
Se retirent sous d'autres Cieux.
Les eaux, les flots deviennent calmes,
La mer ouvre son sein aux rames ;
Enfin à la faveur du vent,
L'ennemy vient remply de joïe
Et comme assuré de sa proïe,
Voit la Ville, et se met devant.

D'abord il s'assemble, il complote,
Il prend avis de son Conseil;
Ensuite il arrange sa flote
Et tout son funeste apparèil,
Il poste ses vaisseaux de guerre,
Loin de nos Forts, loin de la terre,
Pour n'être point endommagez
Du feu des Mortiers, des Machines,
Des Canons, et des Coulevrines,
Qui nous auroient bien-tôt vangez.

Plus près de la Ville on approche
Les vaisseaux où sont les Mortiers;
On les amarre, on les accroche,
On les arrête à des Rochers.
Le Brigantin et la Chaloupe
Ayant toujours le vent en poupe
Vont porter les ordres par tout.
Enfin les Fregates legeres
Jointes à leur demy-Galeres
N'attendent que le premier coup.

On voit à l'écart un navire
De trois ou qnatre cents tonneaux,
Tout le monde ne sçait qu'en dire,
Si non qu'il est un des plus beaux;
Quelques uns disent en eux-mêmes
Qu'il renferme des stratagêmes,
Et qu'il n'est pas, là, mis en vain.
Il est vray : car c'est la Machine
Qu'on appelle flotante mine
De l'invention de Wlcain.

A voir ce spectacle funeste,
Ne diroit-on pas que l'Anglois
Va bientôt joüer de son reste,
Et nous mettre tous aux abois.
Ah! le seul nom de ce perfide
Fait trembler le sexe timide,
Qui n'est pas né pour les combats :
Les Femmes donc et leur famille
Sortent promptement de la Ville
Et n'y laissent que des Soldats.

Dans cette horrible conjoncture,
Des Vestales au feu divin
Ouvrent et rompent leur Clôture
Pour suivre un plus heureux destin.
D'un côté des Benedictines
Et d'un autre des Ursulines,
Pour se dérober aux malheurs
De cette malheureuse Ville,
Vont chercher loin d'elle un azile,
Et c'est chez leurs aimables Sœurs.

ODE II.

Mais tandis que l'Anglois sur l'Onde
Se prepare à nous bombarder,
Dans la Ville on voit tout le monde,
Qui se prepare à la garder.
A peine a-t-on sonné l'alarme,
Que chacun court et prend son arme,
On s'assemble de toutes parts;
Les uns courent sur la muraille,
Et là font un corps de bataille
Les autres vont sur les rampars.

Le Commandant donne ses ordres,
Et dans ce Tumulte si grand
Vous ne voyez point de desordres,
Chacun y tient toûjours son rang.
L'on a soin que les bateries
Soient ponctüellement servies,
Que rien ne manque au Fort-Royal,
Que rien ne manque à la Hollande:
Enfin ce prudent Chef commande
Qu'on previenne par tout le mal.

L'on met dans la Place publique,
Pour le secours des malheureux,
Certaine machine hydraulique,
Faite pour éteindre les feux :
Machine, si je ne me trompe,
Faite, à peu près, comme une pompe,
Qui jette et qui lance les eaux
A la hauteur de quelques toises,
Et même au dessus des ardoises,
Par la bouche de deux canaux.

Mais que peut la Prudence humaine ;
Si Dieu ne garde la Cité
Toute cette Prudence est vaine,
Tout s'y tourne en adversité ;
Si le Seigneur par sa Puissance
N'en prend luy-même la défence,
Adieu, les Rempars et les Tours,
Adieu toutes les Forteresses,
Adieu les biens et les richesses,
Tout est perdu sans ce secours.

Icy donc, ce Bras redoutable
Du Dieu qui préside aux combats,
D'une Victoire memorable
Va surprendre plusieurs Etats,
Il va preserver de la foudre
Ceux qu'on vouloit reduire en poudre,
Et pour punir des criminels
Il va se servir contre eux-mêmes
De leurs horribles stratagêmes,
Vous n'en vîtes jamais de tels.

C'est icy l'heure des tenebres,
Où nos superbes ennemis
Pour rendre leurs noms plus celebres,
Vont nous prendre tout endormis :
Mais c'est aussi l'heure agreable,
L'heure charmante et favorable,
Où notre Dieu va nous garder.
Commence donc, Anglois, commence :
Sur ce Bastion de la France,
Voyons si tu sçais bombarder.

L'on jette la premiere bombe
Dans l'obscurité de la nuit,
On la voit en l'air, elle tombe,
Mais elle ne fait que du bruit :
Cependant elle nous étonne
Quoy qu'elle ne blesse personne.
Ah ! dit-on, vivrons-nous demain ?
Nous en voyons une seconde :
Mais celui qui conduit le monde,
La conduit encor de sa main.

On en lance quantité d'autres :
Mais ce ne sont que des éclairs,
Qui paroissent aux yeux des nôtres,
Et se dissipent dans les airs.
Elles ne sont que des fusées
Qui sont tout aussi-tôt usées :
Car, si nos yeux ne sont trompeurs,
Dans le moment qu'on les voit naître
On les voit aussi disparoître
Et se resoudre en des vapeurs.

L'ennemy pourtant continuë,
Durant six heures de la nuit,
A faire retentir la nuë
De cet épouvantable bruit :
Mais Dieu qui protège les hommes
D'un si grand nombre que nous sommes
Ne veut pas qu'aucuns soient blessez :
Il veut seulement qu'une bombe
Vienne se briser sur la tombe
De quelques anciens trépassez.

Il permet que la Cathedrale
Ait des vitres et des méneaux
Cassez d'une bombe fatale,
Qui s'écarte sur des tombeaux.
Afin que l'ennemy se vante
Qu'il nous a donné l'épouvante,
Et qu'il a fait de grands Exploits
Du bord même de son navire,
Il ne faut pas manquer de dire
Qu'il en tombe sur quelques toits.

Mais il faut aussi vous apprendre
Les beaux Exploits de nos guerriers,
Exploits, qu'ils font pour se défendre
Et se couronner de lauriers.
Ces genereux, ces intrepides,
Qui sur ces Campagnes liquides
Sçavent affronter les hazards ;
Ces braves rendent la pareille,
Et certes, c'est une merveille
Que de les voir sur les rampars.

Nos Maloüins qui ne respirent
Que la vangeance et les combats,
Pointent leurs Canons, et les tirent,
Et font toûjours quelques fracas ;
Icy, l'un vous jette une bombe,
Si juste qu'on la voit qui tombe
Sur les ennemis, en morceaux ;
Un autre là, d'un bras robuste,
Vous pointe le Canon si juste,
Qu'il donne aussi dans les vaisseaux.

Ensemble ils font plus de Carnages,
Plus de meurtres et plus de morts,
Que l'Anglois ne fait de ravages
Sur nos maisons et sur nos forts.
A la lüeur de son amorce,
Battu d'une terrible force,
Peu s'en faut qu'il ne soit détruit ;
Et c'est là le noble Exercice
De nôtre vaillante Milice
Durant cette premiere nuit.

ODE III.

Que cette nuit fut ennuyeuse!
Que le jour y fut souhaitté!
Mais aussi qu'elle fut heureuse
Car on n'y fut point maltraité.
Pas une des maisons brûlée,
Ny même pas une ébranlée.
On voit au lever du Soleil
(Chose qu'on aura peine à croire,
Quand, un jour, on lira l'Histoire)
Qu'on a perdu que du sommeil.

Cependant l'Anglois s'imagine,
Que tout est renversé chez nous,
Ignorant qu'une main divine,
Nous a preservez de ses coups.
Enflé d'une arrogance extrême,
Si, de nuit (dit-il en luy-même)
J'ay fait un si triste sejour
De cette Ville si charmante,
Si fameuse et si triomphante,
Que ne feray-je point le jour?

Si dans l'épaisseur des tenebres,
J'ay pû penetrer ces maisons
Et ces magazins si celebres,
Où l'on renferme nos toisons
(J'entens ces riches marchandises
Que ces Maloüins nous ont prises,
Triomphant de nous sur les eaux)
Que ne dois-je point entreprendre
Lorsque le Soleil vient répandre
Sa lumière sur mes vaisseaux ?

L'expédition des Conchées,
Dont les Fortifications
Ne sont encore qu'ébauchées,
Est donc une des actions,
Qui releve plus sa victoire,
Et qui passera dans l'Histoire
Pour un si charmant Opera,
Qu'on lui dressera des trophées
Et que la Lyre des Orphées
Eternellement le loüera.

C'est un rocher inaccessible
Tout environné de la mer,
Sur lequel il n'est pas possible
Que l'on soit allé sans ramer.
C'est un rocher en pyramide,
Que cet Element si perfide
Bat incessamment de ses flots ;
C'est un rocher inhabitable,
Où règne un vent épouventable
Qui n'y donne point de repos.

LOUIS sur ce rocher inculte
Ordonne qu'on batisse un Fort,
Afin de mettre hors d'insulte
Le Château, la Ville et son Port.
Ce lieu si peu considerable
Doit être un jour recommandable
Et nous servir de Bouclier :
Mais à cette heure il est informe,
Et même l'on peut dire énorme,
Puisqu'il n'a rien de regulier.

C'est donc sur cette roche nüe,
Que nous allons voir, ce matin,
Se fendre et se crever la nüe :
Voyons quel sera son destin.
Je vois quantité de Chaloupes
Qui portent grand nombre de troupes,
Je les vois déjà s'arranger ;
Ah ! se mettre en rang de bataille,
Pour n'attaquer qu'une muraille,
Certes, c'est trop se menager.

Ces troupes s'approchent en crainte :
Mais elles voyent tout aussi-tôt,
Que cette place n'est enceinte
Que de la mer et de ses flots.
Elles font donc une descente
Du côté qu'une douce pente
Leur presente un facile accès.
Elles entrent mousquet en joüe,
Disant, n'est pas fin qui s'y joüe ;
Il faut s'assurer du succès.

Mais cette roche sans défence,
Qui n'est nullement en état
De faire un peu de resistance,
Reçoit froidement le Soldat ;
En un moment on l'examine,
Non sans crainte de quelque mine ;
On y découvre des ouvriers,
On commande au maître Pilote
De les porter tous à la flote
Comme d'insignes prisonniers.

Ensuite l'ennemy déploye
Ses Enseignes, ses Etendars,
Comme s'il avoit de la joye
D'avoir affronté des hazards ;
Enfin (matiere ample d'éloges)
Il fait brûler cinq ou six loges
De cinquante-cinq travailleurs :
Mais c'est trop peu d'une victoire,
Il faut s'acquerir plus de gloire,
Ils en vont donc chercher ailleurs.

ODE IV.

Cette Place déja conquise
N'avoit point assez de Lauriers,
Pour récompenser l'entreprise
De ces redoutables guerriers ;
Il faudra les voir sur Cezambre,
Tandis que leur liguez sur Sambre
Ne font pas de plus grands Exploits.
Mais le tonnerre gronde encore !
O Dieu tout-Puissant que j'adore,
Sauvez ceux qui gardent vos Lois !

Seigneur qui gouvernez le monde,
Et qui venez de faire voir
Tant sur la terre que sur l'onde
Votre incomparable pouvoir,
Seigneur, écoutez nos prieres,
Vangez-nous de ces ames fieres,
Etendez vôtre bras sur nous,
Et ne souffrez pas qu'une bombe,
Ny même une grenade tombe
Sur les peuples qui sont à vous.

De ces bombes les moins à craindre
Sont celles qu'on jette la nuit ;
Je sçay qu'on ne peut les éteindre,
Mais quand on les voit, on les fuit ;
Or elles traînent après elles
Un nombre infini d'étincelles,
Qui les découvrans à nos yeux,
Nous découvrent aussi la place
Que l'ardente bombe menace :
Ainsi nous cherchons d'autres lieux.

Mais le jour nous ôtant la veuë
De ce rayon resplandissant,
De cette flamboyante queuë,
Cela nous doit glacer le sang.
Hélas ! n'étans point lumineuses,
Elles sont bien plus dangereuses,
Elles font bien plus de fracas.
N'en pouvant pas voir la fuzée,
On n'a presque pas la pensée
De les fuir : on ne le fait pas.

Quelle frayeur et quelle crainte
Ne devons-nous donc pas avoir ?
O ! que mon ame en est atteinte,
Car je les entens sans les voir ;
Dieux ! quelle sorte de maneuvre !
Comme dans l'été la Couleuvre
Fait retentir son sifflement,
Dans la region Aërienne
Ainsi la bombe Londrienne **Faite à Londres.**
Siffle dans ce bombardement.

Le bruit en vient à mon oreille,
J'en ay de l'apprehension,
Mais le Seigneur, qui toûjours veille
A nôtre conservation,
Ne permet pas qu'elle me frappe,
Qu'elle ébranle, ny qu'elle sappe
Les fondemens de ma maison,
Elle n'y fait point de ravage :
Mais étant à mon avantage,
Elle me fait faire oraison.

Dieu, dis-je, de misericorde,
Par qui je dois être sauvé,
O Dieu de Paix et de Concorde
Qui m'avez déjà preservé
De cette bombe flamboyante,
De cette bombe foudroyante,
Que vôtre Saint Nom soit beni;
Mais, que l'Anglois, ce Parricide,
Que l'Anglois, ce peuple perfide,
Ne demeure pas impuni.

J'entens de ces bombes qui volent:
Mais toujours cette main de Dieu,
De peur qu'elles ne nous desolent,
Les conduit chacune en son lieu,
Les unes au milieu des ruës,
Où quand elles sont apperçuës,
Chacun se retire à l'écart,
Et quand leurs méches allumées
Sont entierement consumées,
On les serre, on les met à part.

Mais les autres sont arrêtées
Comme à la moitié de leur jet.
En vain donc sont-elles jettées,
Puisqu'elles n'ont aucun effet.
L'on en voit au pied des murailles,
Qui s'y brisent tout en mitrailles ;
Celle-là fond sur un rocher,
Celle-cy tombe sur la greve.
Enfin l'ennemy donne treve,
Et nous permet de nous coucher.

Pour luy, dans cette nuit affreuse,
Il meditera les projets
D'une expedition honteuse,
Qui couronnera ses forfaits.
Il y prend déja ses mesures
Afin de nous charger d'injures,
Afin d'insulter aux François,
En faisant insulte aux Sanctuaires,
En insultant aux Reliquaires
De la Maison de Saint François.

ODE V.

La nuit avoit serré ses voiles
Et s'étoit cachée à nos yeux ;
Le front lumineux des Etoiles
S'étoit aussi couvert des Cieux ;
Ces bombes enfin éclatantes,
Ou ces boules de feu volantes
Ne paroissoient plus dans les airs :
Lors qu'une flote de Chaloupes,
Qui portent encore des troupes,
Se fait voir au milieu des mers.

C'est l'Anglois que l'honneur appelle,
Pour achever en d'autres lieux
Une Expedition nouvelle,
Qui doit le rendre glorieux.
Je vois, sans sortir de ma chambre,
Qu'il va pour assieger Cezambre,
S'imaginant que ce Rocher
Est une Place d'importance,
Qu'il faut enlever à la France :
Voyez-le donc s'en approcher.

Mais, avant, il faut vous apprendre
Qne Cezambre n'est qu'un Desert
Où tout le monde peut descendre,
Étant son Port à tous ouvert.
On y voit entre deux Colines,
Je ne diray pas des rabines,
Les arbres n'y croissent jamais :
Mais un valon tres-agreable,
Et d'un espace raisonnable,
Où des hommes vivent en paix.

On est à l'abry des orages
Dans cet enfoncement si beau ;
On ne craint point là les naufrages
Quoy qu'on soit au milieu de l'eau.
Quelqu'un diroit que, cette place
Étant comme un petit Parnasse,
Les neuf Sœurs avec Apollon
Y feroient avec complaisance
Leur demeure et leur residence :
Tant il est un charmant valon.

Mais laissant à part les Poëtes
Avec toutes leurs fictions,
Cezambre est un lieu de retraites
Et de pures devotions.
C'est là que de Saints Solitaires
Pratiquent des vertus austeres ;
C'est là qu'éloignez des mortels
Et qu'enfoncez dans le silence,
Ils pratiquent la Penitence,
Gemissants aux pieds des Autels.

Mais c'est l'aimable Solitude
Que ces Enfans de Saint François
(Que ce coup leur doit être rude)
Cedent à l'infidelle Anglois.
Pour se derober à sa rage
Et pour eviter le carnage,
Ils s'embarquent en deux bateaux,
Et laissant aux Dieux Tutelaires
Le soin de ces lieux Solitaires,
Ils cinglent au milieu des eaux.

A peine ont-ils mis à la voile,
Que l'ennemy, suivant toûjours
Le cours heureux de son Etoile,
Approche et ne voit point de Tours.
Craignant pourtant quelque surprise
Et qu'un coup de Canon ne brise
La chaloupe ou le brigantin,
Il fait autour des siens la ronde,
Il donne ordre, exhortant son monde,
Et leur promet un gros butin.

Il s'imagine que Cezambre
(Qui dans la verité n'est rien)
Est un de ces lieux où croist l'ambre,
Et qu'il y va trouver du bien.
Ce n'est pas, dit-il, des Conchées :
Là des richesses sont cachées,
Là sont les biens des Maloüins.
Au nom seul de biens et de proye,
Tous les Soldats remplis de joye
Sautent comme des Marsoüins.

L'Anglois approche donc de terre,
Il y met pied, il y descend,
Toûjours en main le Cimetere;
Mais Dieu sçait si l'on s'y défend.
Un pauvre gouteux avec peine
Vient au devant du Capitaine
(C'est un des Freres Recollets)
Un frere simple et sans malice,
Qui luy fait offre de service,
Qai luy presente ses respects.

La civilité de cet homme
Picque d'honnenr ce Commandant:
Qu'on sçache, dit-il, que j'assomme
Le scelerat ou l'impudent
Qui maltraitera ce bon Pere.
Ensuite, d'un air débonnaire:
Allez, dit-il, ne craignez pas,
J'auray soin de votre Personne;
Pour le reste, je l'abandonne
A la fureur de mes soldats.

Dieu ! quelle funeste parole.
Elle vaut un Commandement :
Car le soldat aussi-tôt vole
On ne peut plus avidement.
De même qu'un oyseau de proye
Étend ses ailes, les deploye
Et se lance sur son gibier,
Ainsi fait le soldat avide :
Quittant cet Element humide,
C'est à qui sera le premier.

ODE VI.

L'un court promtement à l'Eglise,
Où trouvant les sacrez vaisseaux,
Il prend, il romp, il casse, il brise,
Mais il n'en perd pas les morceaux.
Un autre arrive, qui s'empare
De ce qu'il trouve de plus rare
Et qui l'accommode le mieux ;
Enfin ils viennent tous en foule,
Tous comme pour plumer la poule,
Tous viennent dans ces sacrez Lieux.

On y fait à Dieu mille outrages,
On foule aux pieds le Crucifix,
On y déchire les Images,
Dans la Chaire un soldat s'assît ;
Là, cette engeance de viperes
Se moquant de tous nos Mysteres,
S'y revêt des saints Ornemens ;
Enfin ce scelerat insigne,
Par son attentat, se rend digne
Des plus horribles châtimens.

L'on enfonce le Tabernacle,
Pour faire insulte au Sacrement
Que JESUS-CHRIST, *dans le Cenacle,*
Institua si saintement.
Les Peres, avant leurs sorties,
En avoient ôté les Hosties ;
Mais qui rompt le Trône d'un Roy
N'est-il pas digne d'un supplice
Qui soit égal à sa malice ?
Divin Echo, dites le moy.... Oy !

Ne donnerez-vous point d'examples... amples
De severes punition
Sur ces profanateurs des Temples....
O que de consolation!
Afin de les reduire en poudre,
N'allumerez-vous point la foudre
De l'incomparable LOUIS.... Ouys.
Car ne sont-ils pas des impies,
Des scelerats et des harpies,
Dont les crimes sont inouys.... Ouys.

O Divin Écho que j'adore!
Dites qui, d'entre les mortels,
Sont ceux qui vangeront encore
Ces prophanateurs des Autels... Tels.
Je comprens que par les prieres
De ceux qui gisent sous ces pierres
Il tomberont dans les enfers.... Fers.
Puisque vous prenez nôtre Cause,
Sur vous, Seigneur, je me repose;
Cependant je poursuis mes vers... Airs.

Mais encore un mot, les saints Anges
Seront-ils ceux qui desormais
Chanteront icy vos louanges?... Anges.
Bon : puisqu'ils annoncent la paix
Et que l'Anglois nous fait la guerre,
Tant sur la mer que sur la terre.... Erre.
Il est vray qu'il est dans l'erreur :
Mais, si repentant de son crime
Il reçoit son Roy legitime,
Que lui promettez-vous, Seigneur?... Heur.

Tandis qu'on pille le Sanctuaire,
Quelques-uns des plus affamez
Cherchent par tout à se refaire
Avec quelques jambons fumez.
Ils furetent dans la cuisine
Et dans la dépense voisine ;
Ces malheureux ne sçavent pas
Que dans un lieu de Penitence
Et d'une si rude abstinence,
Les frians morceaux n'y sont pas.

D'autres descendent dans les caves,
En tirent les provisions,
Et comme genereux et braves
Ils en font des profusions.
L'on ouvre toutes les armoires,
Les coffres et les Oratoires,
Ce qu'on trouve dedans est pris :
Enfin on ravage les chambres
Du pauvre Couvent de Cezambres
Avec un insigne mépris.

On laisse couler la Cîterne,
On y croit trouver des tresors,
On y descend à la lanterne ;
Mais autant dedans que dehors.
Celuy qui s'est donné la peine
De descendre en cette fontaine,
N'y trouvant rien que du limon,
Est si transporté de colere,
Que, d'un air farouche et severe,
Il nous livre tous au demon.

Après cet indigne pillage,
Ce lâche Anglois, ce malheureux,
Afin de contenter sa rage,
Fait allumer par tout des feux.
Tout est en feu dans les cuisines
Et dans les autres officines ;
Tout brûle dans le refectoir,
Tout brûle dans l'infirmerie,
Tout brûle dans l'hôtelerie,
Tout brûle enfin dans le dortoir.

Ce qui rend triste ce spectacle,
C'est l'embrazement des lieux Saints,
De l'Eglise et du Tabernacle,
Dont les feux ne sont point éteints.
Malgré les Anges Tutelaires,
Les Crucifix, les Reliquaires,
Les Images et les tableaux
Sont envelopez dans les flâmes,
Que des sacrileges infames
Ont allumé sur des tombeaux.

Nassau, tu diras donc au monde
Que tes Exploits sont inouys
Et que, sur la terre et sur l'onde,
Tu brilles au-dessus de LOUIS.
LOUIS ravage les Provinces
Et brûle les Palais des Princes,
Mais toy, plus grand, plus glorieux
Et plus triomphant à cette heure,
Tu brûle et détruis la demeure
Du Roy des Rois, du Dieu des Dieux.

Dans ce moment si lamentable,
Ce Valon, qui nous paroissoit
Auparavant si delectable
Et dans lequel on se plaisoit,
(Pour vous en faire la peinture)
N'est plus que comme une ouverture,
Ou comme un soupirail affreux,
Par où les abîmes profondes
Exhalent des flâmes immondes,
Comme pour embrazer les Cieux.

Representez-vous ces montagnes,
Ces Vesuves, ces monts Gibels,
Qui couvrent de feux les Campagnes,
Et qui font trembler les mortels ;
Ainsi le rocher de Cezambre
Dans ce mois fatal de Novembre
Couvre ses environs de feux,
Et des paillasses allumées
Chargent aussi l'air de fumées,
Qui le rendent tout tenebreux.

Durant ce funeste incendie
L'Anglois se divertit au tour ;
Ce peuple plein de perfidie
Fait de ce jour son plus beau jour.
O Seigneur ! qui d'une fournaise
Fîtes jadis sauter la braise
Sur les bourreaux de trois Enfans,
Que ne ne faîtes-vous que les flâmes
Devorent ces perfides ames,
Devorent ces cruels Tyrans ?

Voilà la fatale journée
Et la triste expedition
De Cezambre, Isle infortunée,
Et lieu de desolation.
L'Anglois après tant de Conquêtes,
Après s'être enrichi des quêtes
De ces pauvres Religieux,
Pensant que ces actions noires
Passeront par tout pour Victoires,
Retourne à sa Flote Joyeux.

ODE VII.

La nuit avoit été tranquille,
Et sans recourir aux pavots
Il nous avoit été facile
De prendre un peu d'un doux repos :
Mais le jour commençant à poindre,
Et la Celeste Aurore à joindre
A nôtre horison ses couleurs,
Voilà qu'une bombe reveille
Le menu peuple qui sommeille,
Ne menaçant que de malheurs.

Dieu des Combats et des Armées,
N'est-ce point enfin dans ce jour
Que mille bombes enflamées
Vont nous jouër un mauvais tour?
Ah! Seigneur, frappez ces rebelles
Et gardez ces peuples fideles
Qui sont si soumis à vos Lois;
Détournez de dessus nos têtes
Encore une fois les tempêtes
Que nous preparent les Anglois.

Mais quel escadron de Noblesse
Vois-je, qui s'avance à grands pas
Plein de courage et de hardiesse,
Ne respirant que les combats?
Anglois, c'est l'illustre DE CHAULNES
Qui surpasse (comme les Aûnes
Les autres arbres en hauteur)
Ceux que la Majesté Royale
Enrichit, honore et regale
De quelque titre de Grandeur.

Ce Duc par sa seule presence,
Animé du feu de son Roy,
Reprimera ton insolence
Et tu fuiras saisi d'effroy ;
Fais donc, acheve ton ouvrage ;
Donne carriere à ton courage,
Qu'on mette à tes mortiers le feu,
Fais jouër ta flotante mine
Ou ta foudroyante Machine :
Il n'en sera pas plus ému.

Tous leurs efforts sont inutiles,
Ils ne sçavent pas bombarder,
Ils ne sont point assez habiles,
Et Dieu sçait trop bien nous garder.
A nos besoins toujours sensible,
Il étend son bras invisible
Et nous garentit du trépas,
Que ces boulets remplis de poudre,
Tombant du Ciel comme la foudre,
Causent avec tant de fracas.

Ce terrible instrument de guerre,
Qui lance ces globes dans l'air,
Ne les pousse point jusqu'à terre,
Puisqu'ils tombent tous dans la mer.
Un seulement, d'une douzaine,
Venant sur nous quoy qu'avec peine,
Pourroit nous causer du malheur :
Mais comme il prend le train des autres
Et qu'il ne blesse point les nôtres,
Il ne nous fait que de la peur.

Quand on est si loin d'une Ville,
Les bombes ne font point d'effet.
On nous en auroit jeté mille,
Elles n'auroient jamais plus fait.
Elles auroient fendu les nuës
Sans être jusqu'à nous venües :
Il faut donc armer des Esquifs
Et venir à force de rames,
Essuyans les feux et les flâmes ;
Mais les Anglois sont trop craintifs.

Loin des combats et des allarmes,
Loin des périls et des dangers,
Ces lieux seulement ont des charmes
Pour ces genereux etrangers.
Ils retournent donc à Cezambre,
Lieux de tresors de musc et d'ambre,
Lieux qu'ils ont achetez si cher.
On les y voit déja descendre,
Et bien plus, déja se répandre
De touz côtez sur ce Rocher.

Ce jour-là, deux pauvres timides,
Que la faim avoit arrachez
Des antres, ou des creux humides,
Où la peur les avait cachez,
Ces deux languissants Solitaires
Sont rencontrez par ces Corsaires,
Qui, les voyans à demi-morts,
Les menacent qu'ils ont envie
D'enlever ce qu'ils ont de vie
S'ils ne decouvrent les tresors.

Mais l'un des deux ne peut entendre,
Parce qu'il est sourd tout-à-fait,
Et l'autre ne peut pas comprendre,
Parce qu'il est un fou parfait.
Laissans donc là ces imbecilles,
Ces demi-morts ou ces debiles,
Ils vont en bas, ils vont en haut :
Il n'est point d'endroits qu'ils ne foüillent,
Ny point de saints Lieux qu'ils ne soüillent,
Vous ne le verrez que trop tôt.

Les premiers de ces infidelles
Qui s'étoient rendus sur ce Mont,
Avoient épargné trois Chapelles ;
Mais voyez ce que ceux-ci font :
Dans l'une on reveroit la Mere,
Dans l'autre on respectoit le Pere
De nôtre adorable Sauveur ;
Mais sans respect ils les embrasent,
Et peu s'en faut qu'ils ne les rasent.
Cela ne fait-il pas horreur ?

Mere de Dieu, Vierge MARIE,
De quel œil voyez-vous ces lieux
(Où l'on vous loüe, où l'on vous prie)
Prophanez par ces furieux ?
Quoy ! souffrez-vous que vos Images
Et que les signes des hommages
Que l'on vous a rendus icy,
Soient brûlez d'une telle flâme ?
O Reine ! ô Souveraine Dame !
Que ne les brûlez-vous aussi ?

C'est que le temps de la vengeance,
Qui s'approche, n'est pas venu ;
Encore un peu de patience,
Et le vainqueur sera vaincu.
Laissons-les partager leur proye,
Laissons-les triompher de joye,
Laissons, laissons danser ces foux ;
Sur ce theatre de leur gloire,
Qu'ils chantent aussi la victoire
Qu'ils prétendent avoir sur nous.

Sur Cegambre, terre deserte,
Ils nous laissent un brigantin,
Comme un presage de la perte,
Dont nous rirons demain matin.
Ils retournent donc à la Flote,
Où le Conseil Marin complote
Un noir dessein pour cette nuit.
Pour nous, fondant nos esperances
Sur le Dieu des justes vengeances,
Nous ne craindrons pas le grand bruit.

ODE VIII.

Voicy donc la nuit tenebreuse,
La nuit effroyable, où l'enfer
Contre la Nation heureuse
Vomit la poix, le feu, le fer.
Voicy la nuit épouventable,
La nuit obscure et memorable,
Où l'Anglois fait tous ses efforts,
Pour faire que chez nous tout tremble,
Et qu'on enlève tout ensemble
Nos Maisons, nos Tours et nos Forts.

Voicy la Machine infernale,
Maudit ouvrage de Wlcain,
Mais qui ne doit être fatale
Qu'à l'Anglois, ce peuple inhumain.
Pour en conserver la memoire
Je veux vous en tracer l'histoire ;
Je veux que la description
Que j'en feray, soit naturelle,
Veritable, courte et fidele,
Et sans exageration.

Figurez-vous donc un Navire
De trois ou quatre cens tonneaux,
Si bien fabriqué qu'on l'admire,
Et qu'on l'estime un des plus beaux ;
Un grand Navire, où sont encloses
Mille et mille terribles choses ;
Un grand Navire à triple pont,
Dont les spatieuses entrailles
Sont toutes pleines de mitrailles
Voyez combien il est profond !

Ce ventre si gros et si large,
Dont le poids fait trembler la mer,
N'a pour cargaison et pour charge
Que des marchandises d'enfer.
On y compte cinq cens dragées
Du goût des âmes enragées ;
Pour parler sans obscurité,
Ce sont cinq cents bombes terribles,
Dont cent matières combustibles
Remplissent la capacité.

Ces bombes sont pleines de soufre,
De Salpêtre et de Vitriol,
De Nitre, de Camphre et de Poudre,
De Resine et de Petreol :
Toutes matieres inflammables,
Et d'enflammer aussi capables,
Parce qu'elles ont plusieurs trous
Par où ces pâtes allumées
Par où ces pâtes enflâmées,
Peuvent se distiller sur nous.

Ce Navire, dans ses entrailles,
Renferme encore des boulets,
Des cloux, des canons, des ferailles,
Des coûteaux et des pistolets ;
C'est un amas, un assemblage
De ce que la haine et la rage
Ont pu s'imaginer de noir.
Enfin, trente milliers de poudre
Sont dans ce Vaisseau, pour dissoudre
Toute la machine ce soir.

Durant cette triste soirée,
Où la nuit occupe tout l'air ;
Durant une grande marée,
Un peu plutôt que pleine mer,
Cette Machine abominable,
Le vent devenu favorable,
Se dispose donc à partir.
Les demons soufflent dans ses voiles,
Et dans l'absence des Etoilles
Elle vient, pour nous engloutir.

Mais le Seigneur, qui toujours veille
Et qui conserve la Cité,
Fait éclater une merveille
Au milieu de l'obscurité.
Ce char triomphant des furies
Qui ne respirent que tûries,
Ce diminutif des enfers,
Ayant perdu la tramontane,
Vient à cent pas faire la cane
Et se brise sur nos rochers.

O Seigneur, vôtre main divine
Avoit écrit sur ce Rocher :
Jusques icy, noire Machine !
C'est icy que tu dois toucher.
Car elle ne passe pas outre ;
Mais, de sa principale poutre
Touchant sur ce rocher pointu,
Elle se fait une fracture,
Elle se fait une ouverture,
Par où se répand sa vertu.

Le bruit du coup qu'elle se donne
Nous sert d'un avertissement ;
On l'entrevoit, on la soupçonne,
On tire dessus promtement.
L'Anglois, à deux doigts du naufrage,
Creve de depit et de rage :
Mais, pour ne pas manquer son coup,
Il fait mettre par ses complices
Le feu dans tous ses artifices,
Et se retire comme un fou.

Le feu donc est dans la Machine :
O quelle epouvantable nuit !
Le feu donc fait joüer la mine :
O quel epouvantable bruit !
Ah ! n'est-ce point la fin du monde ?
Car l'air, le feu, la terre et l'onde,
Ces Elemens sont si confus
Et tellement mêlez ensemble,
Que certainement il me semble
Que bien-tôt nous ne serons plus.

On ne voit partout que des flâmes,
On n'entend qu'horribles fracas,
Qui font trembler toutes les ames,
Ne menaçans que du trépas.
Les portes d'elles-mêmes s'ouvrent,
Des maisons plusieurs se découvrent,
Les verres sautent des panneaux ;
Des Mats, des Canons, des Cordages
Sont portez aux plus hauts étages :
Tout cela se voit aux flambeaux.

Ces flâmes pourtant disparoissent
Après nous avoir ébloüis ;
Ces bruits épouvantables cessent,
Après que tous les ont ouïs.
Nous revenons donc de nos craintes,
Nos âmes n'en sont plus atteintes :
Nous rendons graces au Seigneur
Qui nous a conservé la vie,
Que les Anglois avoient envie
De nous ôter avec l'honneur.

ODE IX.

Aux premiers rayons de l'Aurore,
L'Anglois, du bord de ses Vaisseaux,
Voit que nous subsistons encore,
Nous, nos maisons et nos Châteaux,
Mais il ignore, le perfide,
Que sous cet Element liquide
Sont ensevelis les Auteurs
De cette machine infernale,
Qui n'est donc funeste et fatale
Qu'à ceux qui sont ses conducteurs.

Un coup de Canon les appelle;
Mais il ne s'en trouve pas un
Qui porte la triste nouvelle
D'un malheur qui leur est commun.
Sur les rochers et dans les sables,
On voit épars ces miserables,
Qui, dans trois ou quatre momens,
Ont parcouru, d'une vitesse
Et d'une merveilleuse adresse,
Presque tous les quatre Elemens.

N'ont-ils pas entré dans les flâmes,
Qui les ont élevez dans l'air ?
Et tout aussi-tôt ces infames
Ne sont-ils pas tombez en mer ?
A quelques pas de leurs cadavres,
Assez près aussi de nos havres,
On voit les funestes debris
Des Brigantins et des Chaloupes,
Qui nous ont apporté ces troupes
Dont nous avons été surpris.

La machine est sur une roche,
Qui nous presente son côté ;
L'homme et la femme s'en approche,
Mais presque tout en est ôté.
L'on abandonne sa carcasse
Ou son corps à la populace,
Qui, plutôt par inimitié
Que par interest, se déchaîne
Sur ce corps insensible, en haine
Des autres, dont on a Pitié.

Mille matieres combustibles
(Les sables étant decouverts)
Se rendent à nos yeux visibles,
Et mille autres objets divers.
On y voit ces noires dragées,
Mais qui ne sont plus arrangées
Comme elles étoient dans le corps
De la miserable machine,
Qu'une permission Divine
A fait perir sous ses efforts.

Quelques-unes sont enfoncées
Dans les sables de Saint Thomas,
Et les autres sont dispersées
De tous côtés à deux cens pas.
Des ancres, des mats, des cordages
Se voyent épars sur nos rivages,
Et ce qui surprend nos esprits,
Ce sont des bariques entieres
De certaines grosses matieres,
Où les feux Anglois n'ont pas pris.

Mais laissons là tous ces spectacles,
Rentrons au dedans de nos murs,
Allons éclaircir des miracles
Dont nous devons être plus sûrs.
Est-il croyable ? Est-il possible ?
Que, dans un fracas si terrible
Qui jetoit partout la fraïeur,
Ny les Bourgeois, ny les Bourgeoises,
N'aïent pas ressenti des ardoises
Ny le coup, ny la pesanteur ?

Est-il possible, est-il croyable ?
Que pas un n'ait été blessé,
Et que ce bruit épouventable
Se soit si doucement passé.
Que le feu, comme de luy-même,
Se soit éteint (bonheur extrême),
Le croira-t-on à l'avenir ?
Il faut bien qu'une Intelligence
Ait pris en main notre defence :
C'est le Seigneur qu'il faut benir.

Mais entrons dans cette écurie,
Admirons-y ce Virevaut,
Tombé, sans faire de tûrie,
Un bout en bas et l'autre en haut.
Virevaut, en fait de marine,
Est une assez lourde machine
Qui sert à lever des fardeaux.
Avec des leviers on le vire,
Quand on charge ou quand on retire
Les marchandises des Vaisseaux.

Ce bois donc, qu'un feu sacrilege
A porté sur cette maison,
En tombant défend et protege
Deux endormis et sans raison;
Mais luy, n'est-il point raisonnable?
Et n'a-t-il point été capable
De penser que ces deux enfans
Seroient écrasez sous la ruïne,
Que causoit alors la machine,
S'il ne se mettoit dans ce sens?

Ne donnons rien à l'insensible,
Mais donnons tout au tout-Puissant.
Donnons tout au Bras invisible
A qui tout est obéïssant.
Ce grand Roy sçavoit bien le dire,
Qui chantoit au son de la Lyre :
O Seigneur ! vous conserverez,
Dans ces grands perils où nous sommes,
Les chevaux, les bœufs et les hommes : Ps. 35
Ouy, Seigneur, vous les sauverez.

Entonnons aussi ces loüanges,
Ne nous contentons pas de vers,
Joignons nos voix aux voix des Anges,
Faisons avec eux des Concerts.
Benissons le Dieu des batailles,
Le défenseur de nos murailles,
Et l'adorable Protecteur
Des hommes, des enfans, des femmes,
Qui nous a preservez des flâmes
Du détestable Usurpateur.

C'est toy, Prince extraordinaire,
Qui cherche entre les Rois un rang,
Et qui suit si mal l'exemplaire
Des grands hommes, LOUIS LE GRAND.
LOUIS *enleve des richesses*
Et prend d'assaut des Forteresses,
Et toi tu montres ta valeur
A piller des gens sans finance,
A prendre des Forts sans defence:
Va donc en recevoir l'honneur.

Entre dans ta superbe Londre,
Le front couronné de Lauriers,
Disant que tu viens de confondre
Les plus redoutables guerriers.
Que la Basse et la Haute Chambre
Te couronne Roy de Cezambre;
Que les places de la Cité
Soient des plus belles fleurs jonchées.
Honneur au Prince des Conchées:
Nassau, tu l'as bien merité!

Pour toy, lâche Anglois et perfide,
Qui n'as que pour luy de la Foy,
Cingle cet Element liquide
Et retourne vîte chez toy.
Mais si jamais te prend l'envie
De venir nous ôter la vie ;
Si tu reviens à Saint-Malo
Pour une action meurtriere,
Fais au Seigneur cette Priere :
Sed libera nos a malo. Amen.

EPIGRAME.

L'Anglois, semblable à la Montagne
Qui n'enfanta qu'un simple rat,
Dans sa Maloüine Campagne,
N'a fait mourir qu'un pauvre chat.

SUR LE BOMBARDEMENT.

Sonnet.

Terribles foudres de la guerre,
Carcasses, Canons et Mortiers,
Vous n'ebranlerez point la terre
Qui couvre nos moindres rochers.

Vôtre épouventable tonnerre
N'épouventera pas le tiers
De ceux qui sont sur cette pierre ;
Nous nous y tiendrons toûjours fiers.

Que le perfide Anglois menace
Tant qu'il lui plaira cette Place,
Qu'il nous revienne au mois de Mars !

Le souverain Dieu des batailles
Gardera toûjours nos murailles,
Et sera nôtre vray Dieu Mars.

A LA LOUANGE DU ROY

ET

SUR LA MACHINE

SONNET.

Pour abattre nos Tours, renverser nos murailles,
Ebranler nos rempars et brûler nos vaisseaux ;
Pour nous donner la mort, nous creuser des tombeaux,
Et faire tout d'un coup vingt mille funerailles,

En vain, perfide Anglois, tu farcis les entrailles
D'un horrible vaisseau de mines, de fourneaux,
De bombes, de boulets, de canons, de carreaux :
Nous sommes protegez du grand Dieu des batailles.

Ouy, lâche, c'est en vain que tu fuis le Soleil
Et que, pour faire agir ton funeste appareil,
De quatre obscures nuits tu choisis la plus noire.

LOUIS l'incomparable est un Soleil qui luit
Et qui repand sur nous les rayons de sa gloire,
Non seulement le jour, mais encore la nuit.

SUR LA FOSSE AUX NORMANS

D'OU L'ON A BOMBARDÉ LA VILLE

SONNET.

Pourquoy donner le nom d'un lieu d'enterremens
A ce lieu de la mer, par où des hommes sages,
Pour venir en nos Ports, ne font que des sillages ?
Ce n'est pas être juste en ses raisonnemens.

Pourquoy nommer ce lieu la fosse des Normans ?
Dans les temps plus fâcheux, dans les plus grands orages,
Les vîtes-vous jamais y faire des naufrages ?
Là, des vaisseaux coulez, font-ils leurs monumens ?

Genereux Maloüins, Courtisans de Neptune,
Sur l'Empire duquel vous avez fait fortune,
Vous n'appellerez plus ce lieu comme autrefois.

Vos ennemis mortels, avecque cinq cents bombes,
S'y sont ensevelis, sous ces liquides tombes :
Vous le nommerez donc la Fosse des Anglois.

Par F. T. C. M. B. I.

RELATION

DU

BOMBARDEMENT

DE SAINT-MALO

Extraite du *Mercure galant*

DE DÉCEMBRE

1693.

RELATION

DU

BOMBARDEMENT

DE SAINT-MALO

EN 1693 *.

Les principales forces d'Angleterre et de Hollande, consistant dans le nombre de leurs Vaisseaux, et dans l'intelligence que ces Peuples ont en tout ce qui regarde la Mer, dont on peut presque les dire Habitans, les uns estant Insulaires, et les autres demeurant sur les Eaux mesmes, s'il est permis de parler ainsi, toute l'esperance de la Ligue d'Augsbourg fut fondée sur les projets que l'on fit alors d'accabler la France, en y faisant des descentes de toutes parts, dont

* *Mercure galant* de décembre 1693, pp. 285 à 331.

jusque-là on n'avoit vû que des menaces, et des apprests, qui n'avoient point eu d'effet, parceque la France s'est trouvée si superieure en tout ce qui pouvoit déconcerter ses Ennemis, tant par ses Flotes que par ses armées de terre, que ces pretendus Maistres de la mer n'avoient pas seulement osé faire des tentatives, mesme pour bombarder aucune de nos Places maritimes, ce qui n'est pas à beaucoup près si considerable qu'une descente, dont les suites peuvent estre tres-dangereuses.

Enfin, le Prince d'Orange, entendant les plaintes des Alliez à cet égard, et celles des Anglois mesmes, desolez par les Armateurs François, et considerant le malheur arrivé à la Flote de Smirne, résolut dans le temps que ce malheur arriva de faire travailler aux preparatifs necessaires, non-seulement pour bombarder Saint-Malo, mais mesme pour détruire entièrement cette Ville-là. Il esperoit satisfaire les Alliez par cette entreprise, et faire en mesme temps un double plaisir aux Anglois, en les vengeant d'une Ville enrichie des Prises qu'elle faisoit tous les jours sur eux. Ce coup luy estoit tres-important à l'ouverture d'un Parlement, et pouvoit luy estre d'une grande utilité. Toutes ces raisons l'engagerent à n'épargner rien pour le succès d'un bombardement dont il attendoit tant d'avantage et elles doivent m'engager aussi à vous en donner un détail exact, qui sera d'autant plus curieux qu'il n'a paru nul écrit public qui en ait parlé à fond, ce qui

auroit esté difficile, à moins que d'attendre, comme j'ay fait, toutes les Relations qui ont esté envoyées, et d'avoir vû une infinité de Lettres, dans chacune desquelles j'ay trouvé quantité de circonstances nouvelles.

Le Prince d'Orange, qui doit au secret touttes les faveurs qu'il a obtenuës de la Fortune, resolut de le faire observer en cette occasion avec toute l'exactitude possible, et ordonna que les preparatifs de la Machine fussent faits dans la Tour de Londres. On executa la chose selon ses souhaits. Quant aux Vaisseaux qui devoient servir dans cette entreprise, ils furent armez au Port de Sainte Heleine. La pluspart des Relations conviennent qu'il y en avoit dix de ligne de cinquante à soixante canons, et des Fregates de vingt à trente. Cependant comme il y avait plusieurs de ces Fregates, des Galiotes à bombes, de grosses Chaloupes et d'autres Bastimens, le tout composoit une Flote qui paroissoit de plus de quarante voiles. Elle parut le 26 du mois passé devant Saint Malo, sans pavillon, de peur d'estre reconnuë. On crut d'abord que c'étoit une Flote marchande, ou un convoy de bled et de vin, parcequ'on étoit persuadé que les Anglois n'osoient venir dans une saison dans laquelle Saint Malo, outre ses fortifications, avoit les vents et rochers pour defense; mais le temps, qui avoit été contraire jusque-là, sembla favoriser les Ennemis. Il calma, et la mer qui avoit été presque toujours agitée depuis deux ans

par de continuelles tempestes, les mit en estat de pouvoir executer leur entreprise. Ainsi ce n'est point au mauvais temps qu'ils en doivent attribuer le malheureux succès. Ils moüillerent d'abord près de la Fosse aux Normands, où ils placerent le soir leurs galiotes à bombes.

Un peu après leur arrivée, un de leurs gros Vaisseaux s'avança sous le Canon de la Ville, et en sa faveur deux Galiotes à Bombes s'avancerent ensuite. Le Petit Fort Royal arbora pour lors Pavillon François, et leur tira quelques coups de Canon, pour leur faire mettre Pavillon, ce qu'ils ne firent point. Ils ne répondirent pas mesme au Canon qu'on leur tira le reste du jour, ce qui donna lieu de croire que c'estoit une Flote angloise. On fit battre la Generale, et une heure après tous les Bourgeois se trouverent sous les armes. On fortifia le détachement des Forts et de l'Isle de Rebours [1], de soixante hommes chacun ; et, après avoir pourveu tous les Corps de Garde et les postes avancez, on borda les murs du reste de la Bourgeoisie, et on depêcha ensuite des Couriers à M. le Duc de Chaulnes, ainsi qu'à Brest, et en Cour, pour donner avis de toutes choses. Sur les huit heures du soir, les Anglois commencerent à jetter des Bombes. Les Relations ne sont pas d'accord du nombre. Celles qui en mettent le moins parlent

1. On dit aujourd'hui *Bardeaux*.

de vingt-quatre, et celles qui disent le plus les font monter jusques à trente-deux, dont sept seulement tomberent dans la Ville, tant les Anglois sont malhabiles à ce métier. On leur répondit par quantité de coups de Canon ; mais comme l'obscurité estoit grande, il fut malaisé de sçavoir le mal qu'ils avoient fait aux Ennemis. Quant à leurs Bombes, des sept qui tomberent dans la Ville, il n'y en eut que deux qui firent quelque effet. L'une ayant fait un trou dans une maison, et traversé une cour, creva sans avoir fait d'autre dommage ; l'autre tomba dans la Cathedrale et enleva seulement un pan du vitrage. Les Ennemis se reposerent le reste de la nuit, et ayant repris le large, laisserent aux Malouins le temps de mettre à couvert hors de la Ville leurs effets les plus considerables et les choses les plus combustibles. Ce n'est pas qu'il y eust beaucoup à appréhender de ces Bombes, la pluspart estant trop petites, et les autres ne prenant pas feu, parcequ'elles manquoient de fusées.

Le lendemain Vendredy 27 du mois, ils parurent à la pointe du jour avec Pavillon Anglois, et prirent le petit Fort, nommé de la Conchée, où il y avoit trente à quarante Maçons qu'ils firent prisonniers. Ils brulerent une loge qu'ils avoient faite pour serrer leurs outils, et abattirent quelques toises de mur. Vous remarquerez qu'il n'y avoit que tres-peu de temps que l'on avoit commencé à construire ce Fort.

Les Ennemis se rapprocherent sur le midy après l'avoir fait sauter. On les canonna du Fort Royal et de la Ville, et on leur jetta quelques Bombes, qui les empêcherent d'avancer aussi avant qu'ils avoient fait le jour precedent. Un des boulets du Fort coupa un mast d'une de leurs Galiotes, et un autre fracassa la proüe d'une autre. Ils reprirent leurs premiers postes à la faveur de la nuit, et sur les neuf heures du soir, ils tirerent environ vingt-deux Bombes, mais fort lentement, en sorte qu'une Galiote ne tiroit pas ses Mortiers deux fois en une heure. Sur les cinq heures du matin, ils en jetterent cinquante à soixante, mais si mal, qu'il n'en tomba pas vingt dans la Ville, les trois quarts s'etant trouvées sans fusées. Ainsi, tout le dommage qu'elles causerent fut d'enfoncer une maison sans y mettre le feu, d'endommager quelques couvertures, et de casser beaucoup de Vitres.

Le Samedy 28, *le Maupertuis* Armateur parut avec une prise ; les Ennemis l'ayant apperçeüe mirent Pavillon François, et appareillerent, comme s'ils eussent voulu entrer dans le port. Ils pretendoient par là amuser le Capitaine, mais comme on aprehendoit dans la ville qu'il ne tombast dans le piege, on fit tirer des Forts, quoy qu'on fust hors de la portée du Canon. L'Armateur se sauva, mais la prise qui n'alloit pas si bien, retomba entre leurs mains, et ils allerent ensuite moüiller à l'endroit d'où ils estoient partis. On leur jetta quelques Bombes, dont les éclats

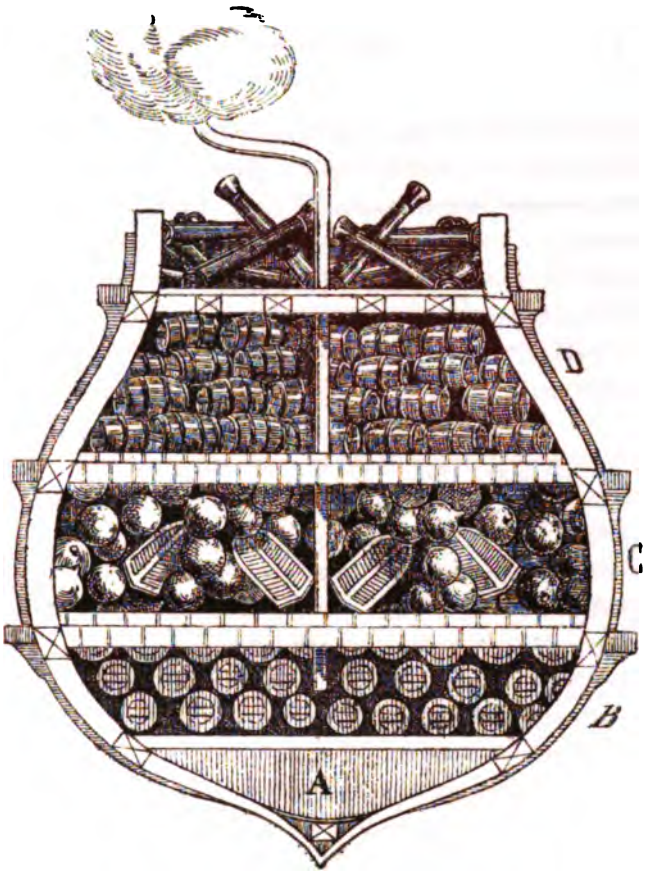
estant tombez dans une de leurs Galiotes, les obligerent à se retirer encore plus vîte. M. le duc de Chaulnes, Gouverneur de la Province, et M. l'Intendant arriverent ce jour-là à Saint Malo, ainsi que quantité de Noblesse de Bretagne qui vint pour se signaler, et se mêler aux Malotins, en cas qu'on eust voulu faire quelque expedition. Deux Chefs d'Escadre, sçavoir, M. de Coetlogon et M. d'Infreville qui n'estoient pas éloignez de Saint Malo, s'y rendirent avec une vintaine d'autres Officiers, la pluspart Capitaines. Ils furent suivis d'un grand nombre de Canonniers et d'Officiers d'Artillerie, envoyez par M. l'Intendant. Sur le soir, M. le Chevalier de Sainte Maure, Capitaine de Vaisseau, alla reconnoistre les Ennemis avec une Chaloupe, et s'en approcha de fort près. M. de Lavardin qui estoit en chemin pour Paris, ayant sceu l'approche des Ennemis, revint aussi à Saint Malo. Ce jour-là les Anglois firent un détachement de Chaloupes qui s'empara de l'Isle de Sezambre à deux lieües en mer de Saint Malo. Ils y ruinerent le Convent des Recolets, abatirent les Croix et les Images, se revestirent des Ornemens, et firent des Processions en dérision de la Religion Catholique. C'est ainsi qu'en usent les Alliez de la Maison d'Autriche. Il n'estoit resté dans ce Convent que trois Freres, dont l'un estoit Irlandois et fol, les autres s'estant sauvez avec ce qu'ils avoient pû emporter de meilleur. Les Anglois mirent le feu

à la provision de bois que ces Peres avoient faite pour leur hyver. Quelques Yvrognes qui s'estoient endormis sous les tonneaux, perirent dans le feu. Deux des trois Religieux qui estoient demeurez, avoient resolu de perir avec leur Convent, mais les Anglois ne voulurent pas qu'ils fussent mis au nombre des Martirs ; ils se contenterent de les faire jeûner deux jours, et d'en blesser un, et leur dirent en se retirant, *que le lendemain Saint Malo ne seroit plus*. Ils y avoient jetté ce jour là cinq Bombes à cinq heures du matin, mais celles qu'on leur envoya de la Ville, les empêcherent d'approcher pendant tout le jour. Le soir, leurs Chaloupes vinrent reconnoistre les rochers, et les endroits par où ils pourroient faire approcher de la muraille de la Ville la Machine dont il sera parlé ci-après. Ils jetterent quelques Bombes ce soir-là, qui ne firent aucun effet, et se retirerent avant neuf heures, ne se mettant guere en peine du peu de succès de leurs Bombes, et fondant toutes leurs esperances, pour la destruction de Saint Malo, sur l'effet de la Machine qu'ils devoient faire joüer le lendemain. Cet article est si important que je croy vous devoir envoyer quelques Fragmens de Lettres ecrites par des personnes bien instruites de tout ce qui s'est passé en cette occasion.

« Les Ennemis avoient eu le temps, le vent et la marée favorables dès qu'ils estoient venus devant Saint Malo, et la nuit qu'ils devoient faire joüer leur

machine, estoit si belle, la mer si calme et si pleine, avec une grande marée, que tout sembloit seconder leur entreprise. Ils avoient fait approcher la Machine sans qu'on s'en aperceust au Fort Royal, quoy qu'elle en eust passé proche à la portée du pistolet et de la Ville mesme, où une sentinelle ayant oüi quelque bruit demanda *Qui va là ;* mais dans le mesme temps cette Machine toucha une pointe de rocher caché sous la mer, et fit eau aussi-tost, ce qui ayant esté remarqué par l'Ingenieur et par ceux qui conduisoient l'entreprise, ils se hasterent de mettre le feu à la mine. La Machine ne put approcher de la Muraille à laquelle ils vouloient l'attacher avec des grapins, et elle en estoit bien à quarante ou cinquante pas. Le feu y ayant esté mis avec precipitation, ne fut pourtant pas mis assez tost, pour empescher que l'eau n'eust gagné le bas et gasté les poudres qui y estoient, de sorte qu'il n'y eut que celles du milieu et du dessus qui prirent, et leur premier effet fut de faire perir les Boutefeux qui n'eurent pas assez de temps pour s'éloigner, et mesme on tient que l'Ingénieur et Bombardier y a peri, car on a trouvé un homme fort bien vestu de bon drap, avec des boutons d'orfevrerie, une veste rouge, une culote de velours vert et des bas de soye et bien chaussé, avec des tablettes dans sa poche, dans lesquelles il écrivoit son journal, de ce qu'il avoit fait et de ce qu'il devoit faire jour par jour. Il devoit le Samedy au soir farie

joüer la mine de la Machine, ainsi qu'il est marqué sur ses tablettes, mais on ne sçait pas ce qui l'en empescha. On trouva aussi de l'argent dans sa poche. Cet Ingenieur n'a pas peri seul. Un Matelot a esté enlevé et porté dans une goutiere d'une maison de la Ville de Saint Malo. Un autre a esté trouvé sur la Greve, et on m'a dit qu'on en avoit encore trouvé deux ou trois morts. Il n'y a eu aucun mal dans la Ville, que des vitres cassées et des ardoises des couvertures tombées et des portes degontées. La maison où logeoit M. le duc de Chaulnes fut fort ebranlée. Elle est proche la muraille de la Ville du costé qu'on avoit fait aller la Machine. Cette Machine estoit un vaisseau de trois cens cinquante tonneaux et plus, maçonné au dedans avec de la brique et ayant quatre-vingt-dix pieds de quille. On y a trouvé sept cens bombes et carcasses qui n'ont fait aucun effet, et beaucoup de barils de poudre tous entiers; ce qui causa le grand bruit et le tremblement des maisons, cassa les vitres et fit tomber les ardoises, mais il n'y a eu qui que ce soit de la Ville tué ou blessé. Il y avoit des Anglois prisonniers dans Saint Malo, que M. le duc de Chaulnes fit promener par toutes les rües, pour leur faire voir qu'il n'y avoit aucune maison endommagée, ce qu'ils avouerent, et ensuite ils furent mis en liberté et renvoyez à Gersé, avec ordre de dire au Gouverneur ce qu'ils avoient veu. Les Anglois des Vaisseaux tenoient pour certain que



PROFIL DE LA MACHINE INFERNALE

dirigée contre St-Malo.

A. Fond rempli de sable.

B. Premier pont, rempli de vingt milliers de poudre avec un pied de maçonnerie au-dessus.

C. Second pont, garni de 600 bombes à feu et carcasses, avec deux pieds de maçonnerie au-dessus.

D. Troisième pont, au-dessous du gaillard, garni de 50 barils de toutes sortes d'artifices.

Saint Malo devoit estre détruit par le moyen de cette Machine. Le Lundy 30, sur les neuf à dix heures du matin, voyant le mauvais succès de leur Machine, ils retournerent en Angleterre. Le bois de ce Vaisseau ou Machine fut abandonné au peuple de Saint Malo, qui le mit aussi-tost en pieces pour se chauffer, et on emporta dans le Chasteau les fers et les cordages de cette mesme Machine, avec les bombes et carcasses et les barils de poudre.

« Je vous ay marqué par ma derniere qu'on voyoit un grand nombre de vaisseaux et de Bastimens entre Grand-Ville et Cancale, ce qui donnoit une grande alarme à tout le pays, car on croyoit que ce fussent les Anglois qui revenoient à Saint Malo ; mais, après qu'on eut envoyé reconnoitre ces Bastimens, il se trouva que c'estoit une flote marchande qui venoit du Havre, avec une escorte de vaisseaux de guerre, pour aller en Guerande charger du sel pour les Interessez et le porter au Havre. C'est un bonheur que les Anglois n'aient point eu la connoissance que cette Flote estoit en mer, car ils l'eussent enlevée. »

Voicy ce que porte une autre Lettre :

« Comme les Ennemis virent que leurs Bombes ne faisoient aucun effet, que la mer commençoit à se grossir, et à ne plus estre si calme qu'elle avoit esté depuis le 26, ce qui ne s'est jamais vû dans ce temps sur nos Costes, ils resolurent, le 29, de faire joüer contre cette ville la plus horrible Machine dont on

entendra jamais parler. C'estoit un Bastiment neuf, et fait exprès, et qui paroist par ses restes du port de quatre cens tonneaux, suivant la mesure qu'on en a prise sur toute sa longueur, qui est restée sur un rocher à une portée de Pistolet du mur de la Ville. Ce Vaisseau estoit rempli de toutes sortes de feux d'artifice, de grosses masses paitries de goudron, poix, raisine, paille hachée, et de toutes sortes de matieres combustibles, de plus de cinq cens Bombes et Carcasses [1], ayant quatre ouvertures de figure ronde, et propres à jetter du feu de tous costez, et des Bombes, dont il est resté plus de trois cens sur la greve toutes chargées, sans avoir fait aucun dommage. Ce grand Bastiment fut conduit sur la minuit, la mer estant haute, par trois Chaloupes ennemies jusques auprès des murs de cette Ville et de la Porte de Saint-Thomas, vis à vis du Chasteau. Quelques Sentinelles des Dehors de la Ville crierent au Fort et à la Ville, mais avant qu'on y pust recevoir l'avis de ce qu'on entreprenoit, la Machine échoüa heureusement sur un rocher à une portée du Pistolet de nos murailles. Elle fut fracassée du coup, et le feu s'y mit plustost que les Ennemis n'auroient

1. *Carcasse*, sorte de bombe composée de plusieurs grenades et bouts de pistolets chargés, le tout enveloppé en une masse d'étoupe et dans une toile goudronnée, garnie par les deux bouts de deux plaques de fer, qui sont attachées ensemble par des cercles représentant les côtes d'une carcasse (*Dictionnaire* de Furetière, édit. de 1690.)

voulu. Il y avoit bien cent personnes chez M. de Chaune. La premiere chose qui fut entenduë, ce fut une bombe que les Ennemis tirerent pour signal ou autrement. Chacun estoit attentif où la bombe avoit tombé ; lorsque tout d'un coup, comme si le feu eust pris à deux ou trois magazins de poudre, on sentit une secousse suivie d'un bruit le plus épouvantable qui se soit jamais fait entendre. Nous creusmes la maison abismée. Un feu effroyable entra par toutes les fenestres des salles avec de si furieux éclats, qu'ils enfoncerent des bois et des vitrages avec un bruit qui ne se peut concevoir. Il falloit qu'il y eust plus de dix milliers de poudre dans cette Machine, remplie de plus de sept cens bombes ou carcasses, et de plus de cent bariques de compositions de toutes sortes d'artifices. Elle s'ouvrit en deux. L'eau entra aussi-tost par la force du Canon du Fort-Royal qui tira dessus et le feu de toute la mousqueterie, ce qui obligea ceux qui conduisoient le bastiment d'y mettre le feu avec precipitation. Ainsi il n'y eut qu'une partie de l'avant du Navire qui fit son effet et tourna du costé de la mer. Les Chaloupes qui conduisoient ce Bastiment n'ayant pas eu le temps de se retirer, furent abismées, et on trouva le matin, tout le long des costes, des corps morts et fracassez sur le Rocher. Ainsi il leur en a cousté plus qu'à nous, puisque dans la Ville il n'y a pas eu un seul homme tué ny blessé.

« On juge que les Chaloupes estant abismées, ils

n'ont eu aucunes nouvelles de l'effet de leur Machine. On a sceu cependant par quelques prisonniers échangez, qu'aussi tost qu'ils virent une grande clarté qui se répandit dans la Ville, quand leur Machine commença à joüer, ils crurent que le feu estoit dans Saint Malo, et qu'ils avoient depesché une Corvette à Londres, pour y faire sçavoir l'embrasement de la Ville qu'ils croyoient reduite en cendres. »

Il m'auroit esté impossible de composer un article de tous ceux qui parlent de la Machine preparée contre Saint Malo, puisque je n'aurois pu faire choix du vray que par hasard. Non seulement il n'est pas constant que personne le puisse sçavoir, mais il est mesme incertain si nos Canons y ont mis le feu ou si l'Inventeur l'y fit mettre la voyant preste à perir, comme il a pery luy-mesme aussi bien que tous ceux qui la conduisoient. Aucun de ceux qui en ont parlé ne sont assez bien instruits de la manière dont cette Machine estoit construite pour le pouvoir dire avec certitude. Ainsi je me trouve obligé de vous faire part de ce qui a esté ecrit par differentes personnes sur ces deux Articles, et d'ajouster à ce que vous venez de lire quelques fragments d'autres Lettres :

« Le Dimanche 29, les Ennemis parurent beaucoup plus éloignez que les jours precedents, ce qui fit croire qu'ils se retiroient, mais sur les huit heures du soir ils envoyerent un Bastiment, que l'on jugea de trois à quatre cens tonneaux, remply d'une quantité

extraordinaire de poudre, de quatre cens, tant Bombes que Carcasses et pots à feu, et de plusieurs bariques pleines de compositions, pour pouvoir mettre le feu par tout où elles pourroient tomber. Ce Bastiment passa à une portée de pistolet du Fort Royal, et vint avec la marée traverser les roches pour s'échoüer sur le sablon au pied de la muraille, ceux qui estoient dedans devant alors y mettre le feu, et se retirer dans une Chaloupe. Leur dessein estoit de faire sauter le dessus du Bastiment dans la Ville, mais par bonheur la marée et le vent, qui estoient forts, les détournerent de deux toises ou environ, et les firent donner sur des rochers qui creverent leur Bastiment. L'Entrepreneur de cette Machine voyant son coup manqué, mit au plus viste le feu aux poudres, et se jetta dans sa Chaloupe ; mais il ne put se retirer si vite, qu'il ne perist avec tous ses gens. Tout le Bastiment sauta en pièces dans la Ville ; mais comme la poudre avoit de l'air par dessous, elle n'eut pas la force de lever les Bombes dans la Ville, et elles retomberent dans la mer. Deux pieces de Canon furent seulement jettées dans Saint Malo, et les maisons les plus proches du mur furent découvertes. Quelques barils de composition y volerent, et mirent le feu à une maison, mais on l'éteignit sur l'heure. Le Lundy sur les neuf heures, les Anglois appareillerent et firent voile pour s'en retourner, avec la gloire d'avoir cassé beaucoup de vitres, et avec le chagrin d'avoir perdu

une vintaine d'hommes sur les Galiotes, beaucoup de Bombes, une Chaloupe, et tous les débris de leur Bastiment où il y avoit quelques pièces de Canon que l'on a trouvées sur les rochers voisins. »

Voicy un autre extrait du même article :

« Ceux qui estoient en garde de ce costé, ayant vû un Vaisseau, par le moyen de la Lune qui commençoit à paroistre, donnerent l'alarme, et firent trois décharges de Mousqueterie. On tira aussi quelques coups de Canon, mais à peine eut-on commencé, qu'on entendit un fracas épouvantable. Tous ceux qui estoient avec M. de Chaunes furent renversez, il demeura seul intrepide dans sa chaise, et les rassura. On trouva des masts et des cordages dans les rues et dans les Places publiques, ce qui fit croire que quelqu'une de leurs Galiotes avoit sauté, mais le lendemain on connut que c'estoit un Vaisseau brisé. On trouva des matieres combustibles, des barils d'artifices qui estoient retombez sur la greve, et des Anglois morts sur le rivage firent deviner leur entreprise. Depuis cette expedition, les Anglois ont renvoyé des prisonniers, qui disent qu'ils comptoient avoir perdu trois Chaloupes et quarante hommes. On s'étonne de ce qu'il n'est tombé aucune maison dans la Ville, et que personne n'y a esté tué ny mesme blessé. Il y avoit quarante mille livres de poudre dans la Machine qui a sauté, et la terre en a tremblé trois lieuës à la ronde. Les Anglois se sont retirez après cinq jours,

et les descentes en France, ainsi que les Sieges de Brest, de Dunquerque et de Saint-Malo, se sont terminez à cette honteuse tentative. »

Vous apprendrez par l'extrait suivant de nouvelles circonstances touchant la Machine:

« Cette Machine heurta contre la pointe d'un rocher qui la fracassa en sorte qu'elle faisoit eau, et le feu ne prit qu'au premier pont du vaisseau qui fit sauter le Cabestan jusque dans la Ville, et quand la mer se fut retirée, on trouva sur la greve le Vaisseau à demy fracassé, qui fut abandonné à tout le peuple, après qu'on en eut enlevé les poudres et les bombes. On y trouva aussi quatre hommes morts, du nombre desquels estoit l'Ingenieur de la Machine, François de Nation. Il avoit dans ses poches un Projet de ses desseins, et quinze Loüis d'or. Son habit fut vendu deux cens livres, et son corps abandonné à la furie du peuple qui le traita selon l'usage d'une populace en fureur.

« La Machine consistoit en un vaisseau de trois ponts, muré par dedans et vouté, chargé de huit cens bombes, de deux cens carcasses, et d'une infinité d'autres instrumens. Il y avoit sur ce pont quantité de masts enchaisnés deux à deux. »

La Lettre suivante particularise encore plus le fait :

« Le feu s'estant pris aux matieres combustibles qui estoient dans cette Machine, soit qu'elle eust pris eau, ou que l'artifice ne fust pas assez bon, elle ne

fist pas l'effet qu'elle devoit faire, et creva par le bas. Tout ce qui fut enlevé en l'air, fut le cabestan du Vaisseau qui tomba sur la maison du Croissant, qui est près de la porte de Saint Thomas, avec le grand mast qui fut porté en un lieu qu'on appelle le Pilory assez eloigné de la muraille, et quelques cordages et cables que l'impetuosité de la poudre fit aller sur des maisons. Une bombe seule alla tomber à Saint Servan, au-delà de la Ville fort loin, près des Capucins, sans y faire aucun dommage. Le reste des bombes tomberent dans la mer, aussi bien que ces carcasses et grenades, et s'ecarterent en bas. Le tout, au sentiment de M. de Chasteaurenaud, a esté poussé par vingt milliers de poudre. On avoit construit cette Machine à l'imitation de celle qui fut faite en 1585, pendant le siege d'Anvers, durant les Guerres civiles de Flandre. Il y avoit de plus dans celle-ci une prodigieuse quantité de bombes, de carcasses et de grenades, et on y a trouvé jusques à des pierres d'Émouleurs, et beaucoup de ferrailles et barres de fer. Cette machine estoit maçonnée avec de la brique. Il y avoit dans le fond plusieurs bariques liées de fer, et par dessus des liens de paille, enduits de souffre et de bitume. Ces bariques estoient remplies de bombes, de carcasses et de grenades, le tout disposé de maniere, la Machine estant toute maçonnée par le dessus et par le dedans, qu'en mettant le feu à la fusée, et la mine joüant, tout se devoit élever en l'air et tomber dans la

Ville. Quelques-uns de nos Matelots qui estoient prisonniers à Grenesey, rapportent que le principal Ingenieur des Anglois, qui s'appeloit Fournier, et qui estoit de la Rochelle, est mort des blessures qu'il avoit receuës devant Saint Malo dans une des galiotes à bombes, qu'il a esté enterré à Gersey, et que le corps de l'officier que l'on a trouvé auprès de la Machine estoit leur second Ingenieur. On a sceu aussi qu'ils avoient perdu trente-cinq hommes qui avoient esté mis dans les chaloupes qui accompagnoient la Machine. »

Je remets au mois prochain à vous envoyer des Vers qui ont esté faits sur le mauvais succès de cette entreprise. Si elle n'a pas reussy, on peut dire au moins qu'elle a fait grand bruit, et je ne sçay si elle n'aura point causé de surditez, ce qui arriva dans le dernier Combat naval. En tout cas, M. de Pont-Roulland les guerit parfaitement. C'est un maistre Chirurgien à Paris, qui demeure ruë de Bussy, Faubourg Saint Germain. Je parle si rarement de ceux qui se melent des remedes, qu'on peut croire que lorsqu'il m'echappe d'en nommer quelqu'un, je suis bien persuadé de son sçavoir.

Il y a des lettres qui portent, que les Anglois ne voulant point avoüer que leur principal Ingenieur fust mort devant Saint Malo, ont fait à Grenesé ces Funerailles dont je vous ay parlé pour un de leurs Matelots, disant que c'estoit l'Ingenieur qui estoit

mort de maladie. Je ne voy pas à quoy ce detour leur est utile, puisqu'ils avoüent qu'il est mort, si ce n'est qu'ils pourroient moins faire croire à Londres qu'ils ont en partie détruit Saint Malo, si on estoit convaincu que leur principal Ingenieur eust perdu la vie devant cette Place.

IN CONFLAGRATIONEM

MACLOVIENSIUM

AB ANGLIS

TENTATAM

ANNO M.DC.XC.III

404717A

IN CONFLAGRATIONEM

MACLOVIENSIUM

AB ANGLIS

INFELICITER TENTATAM

MONUMENTUM

Cæla, Sculptor, in vivo scilice
Nunquam interituras grati in Deum animi notas.
Omni melior marmore rupes salutaris,
Quæ hostes sustulit, grates feret:
Nec mare, dum singulis diebus eam bis alluet,
Altius impressas notas eluet,
Sed abluet,
Ut candidior eniteat meorum civium gratitudo.
Ego Maclovium,
Propè in ruinam declive,
Frendente Anglo,
Favente Cœlo, plaudente Salo,
Adhuc sto.

Quæris, viator, quos hostes habuerim ?
Mille fistulis æneis igneis
Petita Urbs sola,
Cœlum grave tuli hostili igne ardens :
Cùm solum leve,
Sub vestigiis subsiliens,
Tormentis scilicet bellicis excitatum,
Vix me ferebat.
At solum tremuit solum :
Nam viris non defuere vires,
Qui semper sui memores viri fuerunt,
Dum imbelles animæ, fœminea turba,
Nullo luctu, multâ luctâ,
Certabant suas gazas educere,
Seducere.
Ergo, sepositis impedimentis,
Expedita Macloviensium corda
Totam Anglorum iram expectabant;
Despiciebant.
Causa tanti odii pulvis aureus,
Quem justo Marte ereptum
Angli, si non poterant sibi vendicare,
Ardebant vindicare :
Et in iracundia terræ loquentes [1],
Apertis mille fistularum igneis oribus,
Iram altè profitebantur.

1. *Psal. 34, v. 20.*

Impotenti responsum est furori
Æquo, imò superiore, urbis fervore :
Hic dispersæ tectorum quisquiliæ avolabant ;
Illic discerpti artus,
Disruptæ rates fluctuabant.
Tali præludio
Majorem scænam apparabant,
Aperiebant.
Instructa navis
Secundo æstu et aurâ solvit,
Farta pulvere pyrio,
Fœta quingentis bombis,
Ut innumeras mortes simul pareret,
Et uno civitatem cumulo confunderet,
Uno cives tumulo obrueret.
Ibat expansis velis,
Quæ spiritus Anglicos collegerat,
Moles superbiæ.
Illi certa urbis ruina erat scopus :
At latebat scopulus,
Cui vindicis digitus Dei inscripserat :
Hic confringes tumentes flatus tuos [1].
Et vere Deus disrupit illos inflatos sine voce,
Qui alto silentio procedebant
Ut tonitru terribile excitarent.
Sed à Cœlo ruit tonitru ;

1. *Sap. 4, v. 19.*

Hoc à mari prosiliit,
Ut insolenti miraculo confusa crederes elementa.
Nam et terra, tanto impete perculsa,
Vel in centrum profugit, ut illud firmaret,
Vel à centro exiliit, ut ædium fundamenta succuteret.
Ignis totum aërem hausit,
Mare sede suâ emotum Cœlos petiit,
Et præruptus aquæ mons
Spumâ salis astra lacessivit.
Interim Angli, quia cæcâ nocte non videbant,
Opinati quòd unus Urbem fumus aut funus obvolveret,
Secum gaudia dividebant.
At ædes Urbis gaudia præverterant :
Et antequam Cives à stupore resipiscerent,
Iam solutæ valvæ et fenestræ inanem hostium fragorem ridebant,
Et, patente Cœlo, omnibus patebat
Illæsos esse Cives, illusos Anglos.
Feralis tamen machina cives straverat et hostes :
Præsidiarii, impresso fortiùs spiritu strati,
Non læsi exciderant;
At cæsi ceciderant
Hostes, vel mari hausti, vel igne usti.
Ipse navis Rector,
Igne enectus, in aërem missus, mari mersus,
Uno momento penè omnia elementa penetravit.
Sed ei terra defuit,
Cùm, fractis cruribus, vestigium figere nequiens,

Qui iniquum iter ruinæ nostræ sulcaverat
Iratis fluctibus volvitur,
Et insepultus terrâ caret, quam nobis eripere voluit.
Navis destituta in rupe hæret,
Et obliquum undis latus præbens,
Majorem igneorum impetum globorum in arenam effundit,
Immane modò urbis terriculum,
Iam inane maris ludibrium.
I nunc, Anglicani sceptri prædo,
Augusto Parlamenti confessui magnificus præco.
Explica insignia Classis tuæ gesta,
Et similis Caligulæ Cæsari,
Qui, lectis in littore Britanico conchis,
Romæ triumphavit [1],
Prædica expugnatum inerme, informe
Conchearum fortalitium [2].
Iacta ductas è Franciscano cœnobio manubias.
Habes prædicandum inauditum hactenus monstrum,
Nudatos pauperes,
Corrasas ex ipsa pauperie prædas,
Submissas sacris et vacuis ædibus faces,
Ut ex ima plebis fæce progenitam se probet
Gens quæ divina proculcat.
Prædica nitreo pulvere nudatas urbis ædes
Vitreo opere
(Vile pro tantis impensis dispendium).

1. Sueton. in Caligula, c. 46.
2. Le fort des Conchées.

Habes unde emungas aureum vellus à tuis pecoribus :
Si eis tanti vitrum quanti margaritam licebit,
Multorum sterlinorum congeriem tibi in vicem pendent
insulsa capita.
At, Rex infauste, si ita Cœlo placet,
Qui per te positus astu in Britannicæ insulæ caput,
Et per omnes expeditiones magno æstu expeditus in fugam,
A nobis semper positus es in dorsum ;
Vulpes versipellis, nihil certi per omnia præbens nisi caudam,
Prædica inhonestam probrosæ caudam expeditionis,
Quam mox abituri exhibuerunt Christianis hominibus
Caudati Angli.
Verè in cauda venenum :
Cum, nullo sontis et insontis, lactentis et senis
Habito discrimine,
Omnes ultimo discrimine involvere tentaverunt.
Ampla tibi ventilanda est strages :
Uno vel altero Cane apud nos cæso [1],
Multi tuorum, fortiora pectora, audaciores animi,
Ceciderunt.
Et qui nobis exitium parabant,
In suo pulvere tormentario
Debitum sibi invenerunt tormentum.
Postridiè, reliqua Classis urbem stantem videt
Et invidet.
Irâ irritâ rumpitur,

1. In hoc terribili expeditione duo solummodò canes cum uno fele necati sunt.

Cedit, discedit.
Nos itaque, Dei præsidio tuti,
Exultabimus in Deo Salvatore :
Et rupem hanc, Anglorum monumentum,
Statuemus in perenne rei monumentum.
Si quæris, viator,
Quo anno Angli tulerunt infaustæ expeditionis pœnas ?
Collige numerales hujus versus apices :
DeI ope, InfIXI fVerVnt angLI In InterItV qVeM feCerVnt[1].
Vis etiam scire quas Deo grates egerimus ?
Aspice in excelso triumphalis hujus Crucis apice
Inscriptum Lemma :

Deo saLVatorI saCrVM
eX hVIVs VrbIs
Voto [2].

D. P. Leduc, Benedictinus [3].

PICTAVII,
Apud Ioannem Fleuriau, Regis,
Illustrissimi Dom. Episcopi et Academiæ Typographum.

1. Voir à la page suivante cette note et les deux autres de cette page.

Notes de la page 95.

1. Pour obtenir, en chiffres romains, la date du bombardement de Saint-Malo célébré dans cette pièce, il faut réunir toutes les lettres majuscules de ce vers. Or, il s'y trouve une M (1000), un D (500), un C (100), une L (50), une X (10), cinq V (5×5 = 25) et huit I (8), le tout formant le nombre 1693 et en chiffres romains M.DC.LX. + XXV. + VIII, soit M. DC.XCIII.

2. Les lettres majuscules de cette inscription (*lemma*) donnent également 1693, car on y trouve un M, un D, un C, une L, une X, soit M.DC.LX ou (1660), plus six V (30) et trois I (3) = 1693.

3. Ce nom, évidemment celui de l'auteur de la pièce, est tracé à la main, à cette place, et en écriture contemporaine.

(*Notes de l'éditeur*).

Le 26.e Novembre 1693 a 7.
Composé de 28 a 30 Voiles,
quelques Bombes, Discontinuer
quils enuoyerent un Vaisseau
de fuzil de la ville, Laquelle
Projetté, Le Lendemain Mati

Le Peintre qui a designé c

estoit present et temoi

U

sur le soir une escadre anglois
Mouillerent. La Nuict Jetterent
nt, Jusqu'au 29 a 7 heures ½ du soir
machine a Feu a demy porté
ne fist pas Leffect quils auoz
30 firent Voile pour se Retourner

- Bombardement

g oculaire:

TABLE

Pages

Avertissement..... v

Le Bombardement de Saint-Malo, *Poème lyrique*.. 1

Ode I. — Arrivée de la flotte anglaise, le 26 novembre 1693..... 5

Ode II. — Premier bombardement, le 26 au soir. 10

Ode III. — Expédition des Conchées, le 27 novembre..... 17

Ode IV. — Second bombardement, le 27 au soir.. 22

Ode V. — Première expédition de Césembre, le 28 novembre..... 27

Ode VI. — Suite de cette expédition..... 32

Ode VII. — Troisième bombardement, le 28 au soir, et deuxième expédition de Césembre, le lendemain matin..... 40

Ode VIII. — Machine infernale, le 29 novembre au soir..... 47

Ode IX. — Suite de la Machine infernale et retraite des Anglais..... 54

Epigramme..... 61
Sonnets. — Sur le bombardement..... 62
— A la louange du Roy et sur la Machine..... 63
— Sur la Fosse aux Normands, d'où l'on a bombardé la ville..... 64
Relation du bombardement de Saint-Malo, extraite du *Mercure Galant* de décembre 1693..... 65
In conflagrationem Macloviensium ab Anglis tentatam Monumentum..... 87

ACHEVÉ D'IMPRIMER

A NANTES

PAR

VINCENT FOREST ET ÉMILE GRIMAUD

POUR LA

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BRETONS

LE VIII° JOUR DE DÉCEMBRE

M. DCCC. LXXXV.

FORT
FER
DIEU A CONDUISET
VINCENT FOREST
EMILE GRIMAUD

JAN 1 8 1929